

PAUL MORAND

de l'Académie française

MONPLAISIR



...en Histoire

nrf

GALLIMARD

Voici, comme dans Monplaisir en littérature, un vagabondage; cette fois dans le passé.

*

« Napoléon, premier homme des temps modernes »; cette phrase de Chateaubriand est frappante. Napoléon, champion de vitesse d'avant la vitesse, Napoléon contre la montre... Le monde avait déjà été parcouru en tous sens, encore jamais par un boulet de canon.

*

1799. Pendant que Bonaparte est en Égypte, un Russe, suivi de ses cosaques entre en Occident, insultant aux victoires de l'année précédente, celles d'Arcole, de Lodi. Ce sont les Autrichiens, ses propres alliés dans la Deuxième Coalition, qui devront arrêter sur la route de Marseille, Souvarov, prince d'Italie.

*

183... Après, en intermède-bouffe, l'entrevue imaginaire de Stendhal et de l'ex-impératrice Marie-Louise, voici l'évocation du fantôme d'un anarchiste de 1848.

*

Dostoïevski, qui rêvait tout pour sa patrie, n'osera jamais imaginer pareille invasion, dans son Journal d'un écrivain, véritable Mané-Thécel-Pharès du XIX^e siècle.

*

Autre forme du duel Orient-Occident : la France toujours balança entre un destin continental et un avenir maritime. Son histoire montre qu'à peine a-t-elle pris une assise sur les mers qu'elle est rejetée vers l'intérieur; aspect politique d'un déchirement que symbolise le cauchemar d'Edgar Poe, Le Puits et le pendule.

I

Napoléon, homme pressé

Napoléon n'est pas bref parce qu'il est empereur, il est empereur parce qu'il est bref.

(L'Homme pressé.)

Un Napoléon déjà pressé d'arriver sur terre; Lætitia, sur le point d'accoucher, ne put atteindre son lit; elle déposa, dit-on, son fruit sur le tapis.

« Preste à l'extrême, dans sa toute petite enfance » (Las Cases), tout allait servir Napoléon; la vitesse, il la réinventait. En 1768, la France se réveillait, réveillant l'Europe : une Espagne dans le coma; une Italie Belle-au-Bois depuis trois siècles; un Saint Empire en hibernation gothique; sous un Georges dément, l'Angleterre, ayant contraint les mers et leurs routes à travailler pour elle, digérait encore l'énorme festin colonial offert par la reine Élisabeth.

Bonaparte arrive au moment du coup d'envoi de la plus grande partie des temps modernes. Dans l'Europe de la fin du xviii^e siècle, on travaille dur : Galvani fait sauter sa grenouille, Volta invente sa pile, Beaumarchais sa montre à échappement, Chappe le télégraphe, Fulton lance la première torpille, il imagine la mine et le sous-marin, après sa découverte du bateau à vapeur dont le Directoire ne voudra pas.

Louis XVI ne comprend rien à son époque, celle qui va être la nôtre; il perd son temps; finalement, le temps le trahira, à Varennes; l'heure appartient déjà aux maigres, à ceux qui ne s'attardent pas à table.

1770-1780. Tout se veut léger, maniable, portatif, accessible; maisons, mœurs se simplifient; les octrois s'abaissent, sous l'influence des physiocrates, les voyageurs s'envolent; la route, en 1750, c'était encore le borbier; en 1780, par des chemins enfin empierrés, c'est à qui sautera d'une turgotine dans un cabriolet (*Young*); chacun se sent des ailes.

Tout attendait Bonaparte, tout s'offrait à être l'instrument de celui qui ne verra dans l'homme qu'un instrument perforateur de frontières, un outil à percer les cloisons nationales. Le louis seize, ce nouveau style, déposait sur les monuments, sur les meubles, des couronnes déjà funéraires; les artistes napoléoniens les transformeront en trophées, avec beaucoup de lauriers dorés : ce sera le style Empire.

AVANCER... l'avancement; c'est le premier mot de l'officier de fortune impatient. Bonaparte choisit son arme, l'artillerie, la foudre; il n'a pas le loisir de forger son outil, il s'empare de ce que Gribeauval avait créé, comme il se contentera du fusil à silex de 1777; il bâtira l'Europe française à l'aide de cette vieille pétoire qu'on charge en douze temps; le plus pressé c'était moins d'en changer que de s'en servir vite; de même pour le canon, celui à âme lisse, de 1765; « Napoléon n'eut jamais le temps de rien perfectionner » (Rimbaud). Tirer le canon, voilà ce qui importe; le tirer aussi bien sur les royalistes que sur les Jacobins; le 20 juin 1792, Bonaparte aperçoit Louis XVI affublé d'un bonnet rouge : « *Che coglione!* (s'écrie-t-il), il fallait en balayer quatre ou cinq cents; le reste courrait encore. » On s'excuse de citer ces mots avérés que rapporte Bourrienne, mais ils respirent encore la joie de l'enfant de troupe pressé de jouer au soldat, à qui son instructeur, le général baron du Teil, vient d'expliquer, à Brienne, les beautés de l'arme qu'on lui mettra bientôt entre les mains. C'est à coups de canon que Bonaparte se fera sa place dans le monde, homme dont la force projectile triomphera de la pesanteur de son temps. Seule l'artillerie lui convient : « Elle doit toujours être en avant... »

« L'artillerie, c'est ce qui retarde toujours... » « Une avant-garde sans artillerie n'est rien. »

Corse, d'origine toscane, Bonaparte n'aime pas ce Louis XVI aux frais de qui il est élevé; pas plus qu'il n'aime la France : « Je ferai à tes Français tout le mal que je pourrai », dit-il à Bourrienne, son copain de Brienne. La France n'est pas assez AVANCÉE pour son propre avancement; seule l'Angleterre le passionne; l'Angleterre, malgré son roi fou, pour lui, c'est déjà demain; seul pays où un jeune homme moderne peut s'enivrer de rationalisme, d'agriculture rénovée, de tolérance philosophique, de recherche scientifique, de clubs politiques, de réformes sociales; Bonaparte a les yeux fixés sur Londres; il rêve de voyages, de randonnées incroyables sur des grand-routes aménagées par John MacAdam, belles pistes d'envol pour l'appétit d'un nouvel Alexandre.

Notre impatient a répliqué à son précepteur, l'abbé Chardon, qui lui proposait de récapituler les leçons déjà apprises : « Je sais déjà tout cela! » En tête du peloton d'instruction, comme on lui objecte son âge, Bonaparte répond, dans le style de Corneille : « Je vais amasser tant de gloire que l'on me croira vieux. » L'adolescent dévore la philosophie allemande, la poésie gaélique, les romans suisses. Il parle mal, trop vite, « comme la foudre; les mots jaillissent de lui par éclairs... il a l'accent bref, les gestes courts, ce ton cassant du tic-tac des horloges ». L'horloge parlante, c'est lui. Il se dépêche « pour être servi le premier au grand festin du monde » (*Le Souper de Beaucaire*). On a dit que l'instant, c'est déjà le passé; pour Napoléon, ce sera toujours l'avenir; il a vécu, précipité dans le gouffre du futur. « Bonaparte comparait la vie à un fleuve rapide; certains le traversent lentement, d'autres en pleine course » (Gallo). Il a le PRESTISSIMO dans le sang, il lui faut bouger, « sans quoi il deviendrait fou ». Il ne s'habille que tous les huit jours; un seul repas; il dort quand il y pense; « même quand je n'avais rien à faire, je croyais que je n'avais pas

de temps à perdre ». Il rassure sa mère épouvantée d'avoir enfanté un bolide : « Un avenir s'avance, ayez le courage d'attendre, je saurai le hâter. »

1792. Dès Valence il ne pense qu'à filer sur Paris. A Toulon, Barras le remarque, empressé autour de sa pièce dont les servants sont trop lents, il le voit prendre en main l'écouvillon. Barras expliquera ainsi son choix : « J'avais besoin d'un officier capable; Buona Parte remplit sa mission avec célérité. » (Plus tard Stendhal dira : ALACRITÉ.) Paris est déjà trop petit pour le protégé de Barras : « Tu as du talent, de la capacité, du courage; tout cela trouvera sa place tôt ou tard : *patience* », lui dit-il... PATIENCE! quelle insulte envers ce Bonaparte que Barras définira ainsi : « C'est le mouvement perpétuel. » (A Sainte-Hélène, le commissaire anglais, voyant Napoléon sauter du jardinage à une promenade à cheval, dira la même chose : « C'est le mouvement perpétuel. »)

Rayé des contrôles de l'artillerie, Bonaparte vient se plaindre à Barras, qui, pour s'en débarrasser et pour se débarrasser du même coup d'une maîtresse trop lourde, suggère à l'impatient un procédé abrégatif : « Veux-tu marcher plus vite encore? Je vais te donner un moyen : le mariage. » *Leur* Joséphine, c'est d'abord un raccourci.

Le meilleur des chemins de traverse, pour un ambitieux, c'est tout de même la guerre, surtout la guerre civile. Un garçon de grand appétit peut y brûler les étapes. Le Directoire a tout d'un coup besoin d'appuyer son autorité sur quarante pièces d'artillerie. « Il est minuit; nous serons attaqués à quatre heures du matin », confie Barras à son protégé. Pas un moment à perdre; Bonaparte court au parc des Sablons. « Un instant plus tard, il n'était plus temps. » « Plus temps... plus temps... », c'est comme dans Edgar Poe, le bruit des secondes menaçantes, toujours le tic-tac, l'horloge au-dessus de la tête.

Très faufile dans les salons de Barras, Bonaparte y amuse la mauvaise société; il se fait connaître par ses improvi-

sations comiques; on lui fournit un thème, il le développe en un clin d'œil; il en sort, à volonté, une comédie, un impromptu. « Il prenait des hardes, s'en affublait, sortait, rentrait aussitôt sous les déguisements les plus grotesques » (Jean Savant). C'est déjà Fregoli, déjà l'Italien à transformations. (Toute sa vie, Napoléon joua de deux colères, la vraie et la feinte.)

Ce côté théâtral frappa les contemporains. M^{me} de Boigne nous décrit un bal au pas de course : « L'Empereur marchait le premier, et tellement vite, que tout le monde, y compris l'Impératrice, était obligé de courir pour le suivre. Cela nuisait à la dignité, mais ce pas de course avait grande façon, dans un autre genre. » Résumant l'impression que lui faisait la Cour impériale, la comtesse Potocka disait : « On eût cru assister à une répétition, où les acteurs venaient essayer leurs costumes et répéter leurs rôles. » Ce rôle, Bonaparte en devine les grandes lignes; il le joue déjà « dans le mouvement ».

Sa « neuve violence » attend une plus grande scène : « Paris me pèse comme un manteau de plomb! » Il n'a pas le temps de se faire une opinion; il saute sur l'occasion; Cacault, le diplomate, dit qu'à Paris on surnomme déjà Bonaparte LE PETIT TIGRE, à cause de ses bonds.

L'Italie sera son terrain d'essai. De la campagne d'Italie les exploits spontanés cachent toutefois une minutieuse élaboration; Lavisse rappelle que le jeune général la prépara de longue date, par une lecture attentive des *Mémoires* de Maillebois et des *Principes de la guerre de montagne* de Bouret. L' impatient Bonaparte la résume superbement ainsi : « Il m'arrivera de perdre des batailles, mais jamais des minutes. » A la guerre, il n'y a qu'une seule règle, ÊTRE DEUX CONTRE UN, « *mais on n'a jamais que deux minutes pour l'appliquer* ». Sa campagne d'Italie semble menée au rythme même des lettres d'amour qu'il adresse à la Malmaison; il parle à ses soldats comme à Joséphine : « Prends des ailes! Viens! Viens! » C'est mieux

qu'une guerre, c'est une pyrrhique propitiatoire, une danse de Çiva, un ballet solaire. Sus aux Piémontais; à Mondovi, Bonaparte s'écrie : « Courons au plus pressé! » Il se glisse entre Sardes et Autrichiens et tombe sur eux en piqué, comme rapace sur le lièvre. Pour Stendhal, c'est au pont de Lodi que Bonaparte trouva pour la première fois son grand style : le pas de charge; les pontonniers ennemis n'ont pas le temps de couper le pont que les grenadiers sont déjà dessus; l'Adda sera passé à gué. Même foudroiement à Arcole, à Castiglione, à Rivoli. Ces dix-huit batailles seront, avec la campagne de France, le chef-d'œuvre de l'accélération spontanée. « Il faut prendre sur-le-champ un parti décisif; on n'est pas général sans cette qualité. » On pourrait lui donner le surnom de Souvarov : le général EN AVANT (pour les mêmes raisons : réaction contre les généraux de la guerre de Sept Ans, contre une stratégie périmée, remplacée par la mobilité, l'élan, l'improvisation).

Pendant les négociations de Campo Formio, Bonaparte s'entretenait avec Desaix du projet qui lui tenait à cœur : s'emparer de l'Égypte. Le carnet où Desaix prenait des notes existe; il est stupéfiant de simplicité, de brièveté; il semble que rien ne fût impossible au surhomme : « Idées sur l'Égypte. Ressources. La prendre. Embarquement : Venise : 10 000 hommes, 800 Polonais. Avantages. 5 divisions. 2 000 chevaux. » Trois lignes et déjà Bonaparte passe à l'action, pour déboucher dans l'Histoire. Questions de crédit? rien de plus simple : le Trésor de Berne; il durera bien quelques mois, jusqu'au Trésor de Malte. Extraordinaire époque où l'impossible était tout naturellement réalisable, et sur l'heure (alors qu'avec des milliers d'avions la guerre du Viêt-nam n'avance pas). Les préparatifs de l'Expédition sont restés célèbres : de mars à mai, six semaines pour concentrer, équiper, armer une flotte, réunir savants et experts. On se rappelle la prise de Malte (le fameux mot de Chateaubriand sur Bonaparte enjambant l'île

comme une pierre de gué); en six jours Bonaparte dictera cent soixante-huit rapports; l'Ordre de Malte, édifice séculaire, est liquidé en deux ordonnances de vingt paragraphes. Bilan d'une journée, d'une seule : sept millions d'or, trente-cinq mille fusils, deux vaisseaux, une frégate et quatre galères.

M^{me} de Rémusat demanda plus tard à Napoléon les raisons de cette aimantation orientale : « En Égypte, *j'étais débarrassé de frein* », répondit l'Empereur, se souvenant du temps où il était un coursier hors la main, et où l'Orient seul avait la dimension de son rêve.

Parti comme une fusée, Bonaparte revient d'Égypte comme une bombe. Si vite que, Joséphine le cherchant du côté de Dijon, il est déjà à Paris; pas plus que Nelson, elle n'a pu rejoindre le Fulgurant; la quarantaine des ports, cette frontière supplémentaire, il l'a négligée.

A Paris, il va sauter en voltige dans la première voiture qui passe : la Révolution française, déjà à bout de course. Rue Chantereine, Bonaparte ne prend même pas le temps de choisir entre le civil et le militaire; cela se voit à son habit extravagant, redingote verte et cimeterre! Ce vêtement mi-parti, c'est l'image du complot qui se prépare.

« Napoléon est né, EN QUELQUES HEURES, le 18 Brumaire » (Thiers). A regarder de plus près, on s'aperçoit (et c'est là le sublime) que tout ce qui paraissait improvisé fut d'abord pensé, pesé, mûri; il est un éclair, mais un éclair qui réfléchit. Au 18 Brumaire, tout fut préparé comme un HOLD UP. Vandal a raison : « Bonaparte n'invente rien. » Pendant dix jours, il s'est glissé comme une anguille entre le complot Barras, le complot Bernadotte, le complot Sieyès; celui-ci lui paraît seul être au point. « Sa supériorité gisait dans sa faculté de trouver des idées nouvelles avec une promptitude incroyable » (Stendhal). Bonaparte, c'est un rédacteur en chef qui écrit une page de génie pendant que les rotatives tournent. « Comme Bonaparte n'avait pas le temps de lire, il apprenait en écoutant » (Fain). En compagnie de Sieyès, toutes les éventualités sont passées au

crible; Bonaparte reçoit beaucoup; caressant les Jacobins, mitonnant la droite. (« Quand j'ai besoin de quelqu'un, je n'y regarde pas de si près, je le baiserais au cul », *Napoléon à Caulaincourt.*) Il est interrogatif, câlin, questionneur, mais ses questions menées « avec la logique la plus serrée » (Stendhal).

On a en mémoire la confusion qui régnait alors à Paris. Tout le monde cherche à tromper tout le monde. Sur qui, sur quoi, faire fond? ici, la Corse apparaît : sur la famille. Lucien en tête; Joseph offre Mortefontaine aux comploteurs, pour mettre au point l'opération Bonaparte. « Vous êtes sur un volcan », criera Bonaparte aux députés, dès le lendemain; le volcan, c'est lui. Il n'y a pas là que de l'énergie; « l'énergie est partout, dans l'inspiration révolutionnaire », dit Chateaubriand, avec raison; il y a surtout la vitesse, et la vitesse, c'est Bonaparte.

Ce qui passionne le psychologue, ce n'est pas l'exécution d'un dessein arrêté, mais ses imprévus, le trouble soudain, le trac de ce prodigieux acteur (ce sera la première fois, mais non la dernière). Au 18 Brumaire, entrant chez les Anciens, Bonaparte défaille; il parle mal; il veut se ressaisir; il passe à une violence qui trahit sa faiblesse. Sa maladresse redouble; on ne l'entend plus; il bafouille sous les insultes, devant les « hors la loi! ». Sous la poigne du Jacobin Destrem ses jambes se dérobent. L'homme pressé va-t-il être, au moment de l'élan suprême, arrêté court? Il s'élance au dehors; à sa vue les grenadiers ne bougent toujours pas, jusqu'à ce qu'une femme crie, soudain : « Vive Bonaparte! » Remous; la chance, sur ce simple cri, a tourné. Lucien et Murat sautent sur l'occasion, font battre la charge. Éperdu, Bonaparte demande un cheval; l'animal (celui d'un amiral) fait un écart; il faut remettre en selle ce cavalier médiocre. Lucien fait le reste; le temps de se reprendre, Bonaparte est chez les Cinq-Cents. Une à une les issues se ferment... il ne lui reste plus qu'à fermer les yeux, qu'à sauter dans le vide.

« Son règne fut une bousculade » (Bainville). La plus belle de toutes, le 18 Brumaire. C'est le coup au but. Mais tiré par quelle main invisible? Jamais plus évidente, la présence du Destin. « Un administrateur de la Providence » (Saint-Martin); « un fonctionnaire de l'Esprit absolu » (Hegel); on allait écrire : un automate, mais le mot est de Joseph de Maistre.

On est ici dans le domaine de la magie, du surréalisme, au cœur d'une matière féerique dont notre Histoire si géométrique n'offre que de très rares exemples. Deux écrivains l'ont senti, qui ne sont pas des historiens, mais des poètes en prose : Léon Bloy (*L'Ame de Napoléon*) et Merejkowski (*Napoléon*).

« Une puissance supérieure me pousse », a dit souvent Bonaparte; cette fortune lui ouvre mille portes qui n'auraient jamais dû s'ouvrir, lui fait traverser providentiellement mitraille et machines infernales. Déiste, est-il contraint de croire à une force supérieure, à ce Dieu dont il est le fléau? « Je ne savais pas où je prétendais arriver », déclare-t-il dans un mot troublant. Bonaparte ajoutait : « N'est pas athée qui veut. »

Il fallait une année pour pacifier la Vendée, estimait le Directoire : en quatre mois, grâce à Bonaparte, c'est fait...

Maintenant, à l'Italie! Marengo, ce sera toujours, pour les écoliers : « Il est trois heures, la bataille est perdue; nous avons encore le temps d'en gagner une. » Bonaparte, enlevant les villes et les cœurs, le voilà héros de la France, après avoir été le héros de Paris.

« Le tableau de son activité, pendant le Consulat à vie, est aussi prodigieux que l'éclair de ses décisions militaires » (Thiers). « Il a pour système de toujours tenir les esprits en haleine » (M^{me} de Rémusat). Les régimes passent, Bonaparte reste le même. Comme on aime le voir, cet homme de dessein formé, se dompter, se faire gros chat, LE PETIT TIGRE ménager les gens, passer en douceur du Consulat au Consulat à vie, de la Constitution de l'an VIII à celle de

l'an X. « Tyran modeste et conciliant, affectant de conserver la simplicité républicaine » (Lavisse). Rien n'est savoureux comme le SUR-PLACE parisien de cet obus planétaire...

Bonaparte donne tous ses soins à l'appareil de l'État, c'est-à-dire à la centralisation; il entend par là : posséder les moyens de se pouvoir porter le plus vite possible aux extrémités de la France. Création de routes, ouverture de grands chemins vers l'Europe, mise en place d'innombrables démultiplications locales, graissage des articulations (préfets), Code civil. Les Mémoires du temps ne parlent que d'aides de camp partant ou revenant à bride abattue, de conseillers d'État en selle, de diplomates rompus ou essoufflés, de relais improvisés. Les dépêches officielles se terminent toutes par : EXPÉDIEZ! A leur retour, si chargées de nouvelles que Bonaparte, trépignant, fait ouvrir au couteau les valises diplomatiques, défoncer les sacs de courriers (cela prend même un nom : éventrer l'estafette).

Les conseillers d'État siègent quinze heures de suite. Bonaparte a emprunté à Cambacérès ses livres de droit; aussitôt dévorés, assimilés, il en restitue le contenu, à l'étonnement de tous, avec clarté, rapidité. Cette appréhension rapide des matières juridiques les plus ardues, on la retrouvera, lors du Concordat, dans les débats religieux. Napoléon voit les choses de si haut qu'il lui arrive de suivre les discussions du Conseil d'État à la lorgnette : ce symbole de son génie est frappant. « Il a plus gouverné en trois ans que les rois en cent » (Rœderer).

« Sublime démençe! », s'écriera Chateaubriand. « Napoléon, ajoute-t-il, ne se reposait jamais; il vivait dans une perpétuelle agitation d'idées. » Cela dure de Marengo à la paix d'Amiens, paix dont tout le monde a besoin et dont personne ne veut. Car le système, mis en mouvement, NE PEUT PLUS S'ARRÊTER; c'est contraire à sa nature même; né de la vitesse, il y est condamné. Bonaparte le sait : « Ma puissance tomberait, si je ne lui donnais pas pour

base des victoires nouvelles. » Comme l'avion, c'est ou continuer ou tomber.

Napoléon, dans son jeune triomphe, vit en avant; c'est l'éclaireur de l'Histoire. « La rapidité est une économie de forces... » « Les tâtonnements ont perdu la guerre... » « La place d'un général en chef est à l'avant-garde... » C'est la victoire de Samothrace.

Un élément maudit ralentira seul cette fureur qui ne fut qu'élan : la mer; les îles toujours portèrent malheur à ce dévoreur d'espace terrestre. Le camp de Boulogne allait être le siège de l'Angleterre, un de ces sièges que cet avant-coureur eut en exécration et que toujours, depuis Mantoue, il sut éviter. Pour ce « monstre d'activité » (Léon Bloy), la Marine est chose de trop longue haleine. Le débarquement en Angleterre ne dépendait pas de lui, mais des amiraux, sa bête noire; ils demandaient dix ans pour refaire une flotte; dix années, où les prendre? Le débarquement outre-Manche, presque tous nos rois y avaient pensé, depuis Guillaume de Normandie. « Nos archives sont pleines de projets de descente » (A. Sorel). Consulté en 1798, Bonaparte la déconseilla au Directoire. Lui qui avait dans la tête tous les cols des Alpes, tous les ponts d'Italie, toutes les routes vers le Saint Empire, redoutait inconsciemment les chemins de la mer.

Le camp de Boulogne... A cette opération compliquée, la plus lente de l'homme pressé (1801-1805), Paris, y compris M^{me} de Staël, non seulement ne croyait pas, mais y voyait une farce. Napoléon, lui, y croyait-il? Il y trouvait, pour le moment, à employer sa fébrilité. Le tableau du camp, de la mise en état des ports, du recrutement de la main-d'œuvre, du stockage des matériaux, de la construction des navires, Thiers l'a brossé brillamment; Colbert était dépassé. On croit voir l'Impatient arpenter la falaise de craie : « Que les escadres entrent dans la Manche, et en vingt-quatre heures tout est terminé! » Il s'énerve, il ne se domi-nera bientôt plus : « Le temps passe... la saison s'avance... »

Comprend-il que l'île assiégée, ce n'est pas l'Angleterre, mais son Europe, que c'est son Continent qui est bloqué?

Le mot le plus fréquent qu'on rencontre dans ses proclamations à l'armée d'Italie, c'était... *marches forcées...*; les mouvements d'éloquence de ces appels à l'armée sont dans toutes les mémoires : « Soldats! vous vous êtes précipités comme un torrent... » A Boulogne, le torrent est gelé, c'est l'embâcle. Devant ces Anglais, « la guerre ne se fait plus avec les jambes ».

L'œil à la longue-vue, Napoléon attend Villeneuve, qu'il croit à Brest. Il a voulu forcer la mer à lui obéir. (Son algarade à l'amiral Bruix, dont il avait méconnu l'expérience, fut suivie d'un cruel échec.) Alors sa colère accélérée tombe d'un coup. Le voici qui médite trois jours, au bord de la falaise, vidant une tabatière après l'autre; il ne prend d'ailleurs pas le temps de priser; à peine a-t-il reniflé le tabac qu'il le jette à terre. Soudain, plus aucune fébrilité. Daru parle de son calme effrayant : trois jours de réflexion, après trois jours d'hystérie.

C'est l'instant du plus extraordinaire saut périlleux de l'acrobate : entre le 16 et le 19 août, le plan de la campagne de 1805 surgit dans la tête de Napoléon. S'il n'est pas à Londres dans quinze jours, il sera à Vienne. Il se retournera contre l'Europe. Par un immense détour, il atteindra l'Angleterre continentale en son point faible, ce Hanovre, si aimé des Georges. Après avoir touché barre à Vienne, il séparera les Autrichiens des Russes. Après la paix sur terre, la paix maritime suivra, forcément. « Les nuages poussés par le vent ne traversaient pas l'horizon avec autant de rapidité que les idées et les sensations se succédaient dans son esprit » (Bourrienne).

Napoléon expédie Duroc à Berlin : « Partez sur-le-champ, sans passer par Paris. » **SUR-LE-CHAMP**, le mot clé de son génie. On dirait qu'il devine déjà les lieux de sa gloire prochaine : Austerlitz, Iéna, Friedland.

Prodigieux attaqueur, il tourne le dos au rivage; il s'abat

sur le Rhin. Ulm. En cent vingt jours, il aura démoli et refait l'Europe. « La vie est si courte », disait ce dévoreur d'avenir.

Voyez-le maintenant en campagne. « J'ai toujours fait de mon corps ce que j'ai voulu. » De la France aussi; de son temps aussi. Feuilletter l'*Itinéraire général de Napoléon*, de Schwermann, c'est lire la vie de l'homme qui court après sa vie. Il dort quand il a un moment : palais, cabanes, châteaux, granges, fossés, tout lui convient; à Wagram, il dort par terre; il se réveille d'un coup : il se met à dicter vite, très vite, si vite que les plumes ne peuvent courir; impossible de lui faire répéter; la main ne pouvait suivre l'esprit; « il n'achève jamais ni le mot, ni la ligne » (Fain); « quand il écrit, c'est si vite qu'il manque aux mots la moitié des lettres » (Méneval). Ses secrétaires sont sur les dents. Les diplomates l'exaspèrent, avec leurs subtiles « combinaisons ». Miot de Mérito essaye de lui expliquer la politique étrangère de la Toscane, il ne l'écoute pas, tant il est déjà « pressé de repartir »! C'est, dans l'intimité de la tente, le même homme qui dira, après Iéna, les Prussiens s'étonnant d'être si activement poursuivis : « Ces Messieurs en sont encore à la guerre de Sept Ans. » Il abrège les mots, mutile les noms propres, confond *fulminant* et *culminant*, emploie *amnistie* pour *armistice* (Odeleben). Il dicte, marchant à grands pas; « s'il était animé, son langage était agrémenté d'imprécations, de jurons qu'on supprimait en écrivant, ce qui permettait de prendre du temps pour le rejoindre ». Il travaille quinze heures de suite, sans manger. Tout papier dicté tombe à terre, rejoint le tas des *répondu*; il se précipite aussitôt sur un autre tas : le *courant*.

Constant, son valet de chambre, nous le montre au bivouac, bousculant les horaires, restant cent heures, sans sortir de sa berline verte qui contient le portefeuille, une bibliothèque de voyage, la lampe de nuit. Deux valets sont derrière, le mameluck devant. Appareil un peu

plus fastueux quand il sera empereur, quand il aura pris du ventre, mais non moins rapide : un premier service de voitures le précède, avec douze heures d'avance; un second suit, les voitures se relayant, alternant d'avant en arrière, précédées des fourriers, en uniforme impérial vert, pour que les repas soient prêts à l'étape; Berthier à côté de lui, les états de situation devant eux, sur le strapontin vide.

Voici, d'après Théo Fleischmann, le rythme des plus fantastiques randonnées de Napoléon : en 1807, cent heures sans sortir de sa berline; en 1809, après Wagram : « Le 20 octobre, l'Empereur quitte Passau à neuf heures du matin; après une nuit de voyage, il est, à l'aube, à Nymphenburg; le 21, chasse; le 22, départ pour Augsbourg, où il arrive au réveil; messe; déjeuner chez l'évêque; deuxième nuit en voiture; le 23 il est à Stuttgart dès sept heures du matin; réception du roi de Wurtemberg; représentation théâtrale; ensuite, départ pour Strasbourg où il arrive à dix heures du soir; en route pour Bar-le-Duc atteint le 25, à dix heures du matin; déjeuner chez le maréchal Oudinot; le lendemain, 26 octobre, à sept heures du matin; Épernay, puis Paris. »

La traversée de l'Espagne, au retour où Napoléon est accouru pour redresser la situation compromise par la bêtise de son frère Joseph, étonne l'indolente Ibérie. Le 16 janvier 1809, il quitte Valladolid, suivi de Savary : « L'Empereur donne de grands coups de fouet sur la croupe du cheval de son aide de camp, de grands coups d'épée dans le sien » (Thiébauld); « dans la matinée, en trois heures et demie, il a atteint Burgos... le 23, à sept heures du matin, il arrive aux Tuileries, chacun le croyant encore à Madrid » (Fain).

Le retour de Russie est encore plus légendaire : 5 décembre, Smorgoni; 6, Vilna; 7, Kovno; 8, Loniza; 9, Pultusk; le 10, après une tasse de lait et deux heures de repos, Varsovie; le 13, Posen; le 14, Dresde; le 15, Erfurt; le 16,

PAUL MORAND

Monplaisir

★★

... en Histoire

Voici, comme dans *Monplaisir... en littérature*, un vagabondage dans le Passé. A l'origine, tantôt une lecture, tantôt un voyage ; parfois une fantaisie, ou le hasard d'une rencontre : au lecteur de donner un sens à ce désordre.

« Napoléon, premier homme des temps modernes » ; cette phrase de Chateaubriand, si frappante, méritait d'être développée. Napoléon, champion de vitesse d'avant la vitesse, Napoléon contre la montre... Le monde avait déjà été parcouru en tous sens, mais jamais par un boulet de canon.

1799. Pendant que Bonaparte est en Égypte, un Russe et ses cosaques entrent en Occident, insultant à nos victoires de l'année précédente, celles d'Arcole, de Lodi. Ce sont ses propres alliés dans la deuxième coalition, les Autrichiens et les Anglais, qui devront arrêter, sur la route de Marseille, Souvarov, prince d'Italie.

Dostoïevski, qui rêvait tout pour sa patrie, n'osera imaginer pour le futur pareille invasion, dans son *Journal d'un écrivain*, véritable *Mané, Thécel, Pharès* de notre époque.

Autre forme du duel Orient-Occident : la France toujours balançait entre un destin continental et un avenir maritime. Son histoire montre qu'à peine a-t-elle posé une assise sur les mers qu'elle est rejetée vers l'intérieur ; aspect politique d'un déchirement que symbolise le cauchemar d'Edgar Poe, *Le Puits et le pendule*.



9 782070 272235



69-II A 27223 ISBN 2-07-027223-0

Extrait de la publication